



Nommer l'autre

Si, dès l'ouverture de *La Version*, le doute est semé quant à l'aboutissement du projet qu'il énonce – raconter une rencontre avec un peuple imaginaire –, le titre en constitue déjà l'indice : ce qui suit ne sera qu'une interprétation, nécessairement subjective. Une traduction au sens propre.

« Très franchement, je ne crois pas qu'on puisse parler d'un monde dans la langue d'un autre monde », avertit la narratrice, tout en nous assurant de l'authenticité de sa démarche :

« Entendons-nous bien, rien de ce que je raconte n'est métaphorique. »

Voilà installé le double mouvement qui sera à l'œuvre dans le récit : le lecteur se trouvera tiraillé entre ce qui échoue à être raconté et l'extrême rigueur du récit de la narratrice. Car cette dernière pousse le langage dans ses retranchements, choisit un terme avant de lui en substituer un autre – elle « dit plus ou moins », ou « ne peut rien dire ». D'ailleurs, l'a-t-elle vraiment dit ? C'est que ce mouvement contraire est à l'image d'un verbe par essence à double tranchant : nommer, c'est à la fois tenter de rendre compte du réel et risquer de le travestir.

Exploration d'un monde et de la notion d'altérité, *La Version* est avant tout une déclaration d'amour au langage. C'est le tour de force de ce premier roman, d'une maîtrise remarquable, que d'appréhender cette zone grise de la parole, ce « vaste continent des choses qui seront mortes de ne pas avoir été nommées ». Et d'en faire, justement, le lieu d'émergence d'une voix singulière, en même temps qu'un terrain d'expérimentation poétique. ■ AVRIL VENTURA

► **La Version**, de Debra Levyh, Allia, 124 p., 12 €, numérique 7 €.